

Le Courrier du Canada

JOURNAL DES INTERETS CANADIENS

JE CROIS, J'ESPÈRE ET J'AIME

Dr N. E. DIONNE, Rédacteur en Chef

LÉGER BROUSSEAU, Éditeur Propriétaire.

REVUE GÉNÉRALE

(24 mars 1881)

France

La soumission est accomplie. La politique de M. J. Grévy a été désavouée par les ministres, dont deux seulement, MM. J. Ferry et Barthélemy Saint-Hilaire ont persisté à soutenir l'excellence du scrutin d'arrondissement, tout en s'inclinant devant l'ultimatum opportuniste.

La République française triomphe avec cruauté, en annonçant "le résultat que le "bon sens" indiquait, et auquel la réflexion devait naturellement conduire des esprits politiques."

L'acharnement mis par le président de la République à une résistance qui se termine par une capitulation sans condition, a pris fin.

M. Ferry est allé hier devant la commission chargée d'examiner la proposition Bardoux; il a déclaré que le conseil des ministres acquiesçait à la volonté omnipotente de M. Gambetta, et que le président du conseil, battu par ses collègues, se tairait prudemment devant la Chambre, afin de ne pas perdre, dans la bagarre parlementaire, son portefeuille, qu'il préfère à la dignité du caractère.

Les partisans du scrutin de liste ne pardonnent pas à M. Ferry son hostilité, qui n'a cessé que par peur; les défenseurs du scrutin d'arrondissement voient une trahison dans le silence consenti par le ministère.

La crise n'est donc pas dénouée, et le cabinet aurait tort de croire qu'en s'inclinant il soit parvenu à assurer sa durée.

Au reste, dans ce conflit de gouvernement, la politique de M. Grévy a subi un échec dont elle ne se relèvera point.

Il est désormais avéré que M. Gambetta est le véritable chef de l'Etat, que ses désirs sont des ordres, et que M. Grévy est chargé de l'exécution des décrets rendus dans le palais où l'aspirant dictateur s'exerce au rôle souverain.

Angleterre

Parmi les nouvelles à sensation, mentionnons celle des conditions de paix arrêtées entre l'Angleterre et les Boers.

Ici, comme toujours, c'est le plus grand qui finit par imposer sa loi au plus petit. Cependant les conditions paraissent acceptables, et elles ont été acceptées.

Suzeraineté de la Reine sur le territoire transvaalien, établissement d'un résident britannique chargé de contrôler les relations extérieures de la République et d'intervenir entre les Boers propriétaires du sol et les natifs soumis à leur domination, parfois des plus rudes, maintien d'un certain nombre de garnisons dans le pays, jusqu'à la conclusion définitive de tous les arrangements, et nomination d'une commission royale de trois membres (dont le général Wood) pour statuer sur la réglementation des détails, et même sur les questions de limites, — tel est le prix assez onéreux moyennant lequel la hauteine

Albion veut bien condescendre à oublier la cuisante défaite infligée à ses troupes sur le plateau du Spitzkop.

Portugal

De Lisbonne, on a successivement appris le vote du Sénat et la retraite du cabinet Braamcamp. L'une indiquait l'autre, puisque la majorité factice d'une voix qui avait voté avec le cabinet se trouvait formée par l'appoint des deux votes ministériels. Peut-être, en apprenant ce résultat, qui remet en question le traité "dit" de Lorenzo Marquez, les Boers se repentiront-ils d'avoir accédé aux conditions posées par l'Angleterre. Car il paraît très logique et très probable qu'un de leurs principaux motifs a dû être la crainte de voir les Anglais maîtres de la baie de Delagoa, tourner le Transvaal par le Nord-Est, en cas d'une reprise d'hostilités; — manœuvre qui devient impossible aujourd'hui.

Russie

On télégraphie de Saint-Petersbourg, le 22 à la "Gazette de Cologne", que "la proposition tendant à transférer la résidence du Czar à Moscou est appuyée par M. Karloff dans la "Gazette de Moscou".

Le journal russe dit que l'Empereur sera en sécurité dans cette ville, qui est le centre de la Russie. Bien que la sécurité ne soit guère plus grande à Moscou qu'à Saint-Petersbourg, il n'est pas impossible que cette proposition soit prise en considération, car le transfert de la capitale à Moscou serait considéré par tous les Russes, excepté par les habitants de Saint-Petersbourg, comme un acte tout à fait politique. — On évalue à 300 le nombre des individus arrêtés depuis l'attentat; mais beaucoup d'entre eux ont déjà été relâchés.

Une correspondance de Saint-Petersbourg, adressée au "Figaro" annonce que le nouvel Empereur, prévoyant le cas où un attentat lui coûterait la vie, aurait "informé le Sénat qu'il choisissait dès à présent le grand-duc Michel comme régent de l'empire."

Ce choix prouve que le grand-duc Constantin est tenu en suspicion par la nouvelle cour.

L'Empereur, malheureusement, n'est que trop fondé à redouter que de nouveaux crimes.

Le même correspondant parle, en effet, d'un manifeste nihiliste adressé à Alexandre III, et qui contient en substance ceci :

"La condamnation prononcée contre Alexandre II a été exécutée le 1er mars. Elle avait été prononcée, suivant la forme régulière, par notre tribunal, après avoir entendu son accusateur et son défenseur. Il a été trouvé coupable, et il a été exécuté. Quant à toi, Alexandre III, nous te donnons un délai de deux mois pour exécuter les réformes nécessaires. Passé ce délai, si tu n'as pas fait ce que nous demandons, tu périras également."

L'empereur sait maintenant, comme son père, que ses jours sont menacés, et qu'un duel à mort est engagé entre lui et les nihilistes.

Espagne

Les échos de Saint-Petersbourg et de Londres ont, en effet, retenti à Madrid sous la forme de pétards dont l'explosion a eu lieu au palais du duc d'Osuna.

On remarquera d'abord avec quel soin le gouvernement s'est empressé d'attribuer ces démonstrations à des banquistes mécontents et de justifier les communards madrilenos qui, au même moment, buvaient à la Commune dans un grand banquet.

Ce qu'il en faut penser apparaîtra mieux sous peu. L'important est de constater l'isolement dans lequel M. Sagasta a tombé dès le premier jour. Absolument renié par les canovistes et tous les constitutionnels modérés, M. Sagasta cherche en vain à se faire un parti de gouvernement avouable. Il est réduit à quêter les complaisances du radicalisme, qui le désavouera dès qu'il le jugera utile.

Etats-Unis

Les journaux des Etats-Unis contiennent des appréciations sur le nouveau cabinet formé par le président Garfield. Le 5 mars, on le sait, le Sénat a été informé des nominations suivantes :

Secrétaire d'Etat, M. Blaine; secrétaire du trésor, M. Windom; attorney général, M. Mac-Veagh; postmaster général, M. James; secrétaire de l'intérieur, M. Kirkwood; secrétaire de la guerre, M. Lincoln; secrétaire de la marine, M. Hunt.

Le "New-York Herald" ne se montre pas très enthousiaste pour le nouveau cabinet.

"Nous ne pouvons, dit-il, l'appeler un cabinet capable. Il l'est beaucoup moins assurément que celui de M. Hayes, et on ne peut le mettre considérablement au-dessous des cabinets de Lincoln, qui comptaient dans leur sein les Seward, les Chase, les Cameron, les Bates, les Blair et les Stanton; et très au-dessous aussi des cabinets de Grant, qui avait pris ses conseillers parmi des hommes tels que Fish, Washburne, Hoar, Cameron, le jeune, Boutwell, Morrill et Tait."

Le "Herald" est toujours d'avis qu'il faut attendre des actes pour juger les nouveaux ministres, et voir s'il ne seront que les exécuteurs de la volonté du Président.

Ce qui paraît inquiéter beaucoup la famille newyorkaise, c'est l'influence prépondérante que prend actuellement le Sénat dans la Constitution américaine, et le peu de disposition que montrent les sénateurs pour entrer dans l'administration. Le pouvoir exécutif se trouve par là privé d'une influence et d'un appui qui devraient lui être acquis.

Le Czar Alexandre II

L'empereur Alexandre avait échappé cinq fois à des tentatives de meurtre.

Le premier attentat fut celui de Karagosof, commis le 16 avril 1866. L'empereur sortait du Jardin d'été et allait monter dans sa voiture, qui attendait sur le quai; un sergent de ville lui présentait déjà le manteau, lorsqu'une balle passa en sifflant au-dessus de la tête du Czar. Fort heu-

reusement, un paysan, Ossif Ivanovitch Komissarof, qui se trouvait dans la foule, près de l'assassin, a détourné le coup. Il reçut pour ce service des lettres de noblesse et un magnifique apanage territorial. Quant à l'assassin, qui appartenait à une société secrète, il fut exécuté le 315 septembre 1866.

La seconde tentative fut celle du Polonais Bérézowski, le 6 juin, lors de la grande revue passée à Longchamps à Paris.

Pour la troisième fois, la vie du Czar fut menacée le 14 avril 1879. Ce jour-là, l'Empereur, accompagné d'un adjutant, se promenait à pied devant l'hôtel de l'Etat-Major, lorsqu'un jeune homme de 25 ans, en civil, coiffé d'une casquette d'uniforme s'approcha de Sa Majesté, et à une distance d'environ trois mètres, fit feu de plusieurs coups de revolver. Poursuivi par l'adjutant, l'assassin fut arrêté à l'aide de deux ou trois personnes, et incarcéré. Il fut reconnu pour le professeur Alexandre Solovieff, et, à la suite de sa condamnation à mort, fut exécuté sur le glacis de la forteresse Pierre-Paul, le 22 mai 1879.

Le 1er décembre 1880, eut lieu l'affaire de la gare de Moscou. Une mine avait été placée sous les rails de la voie, à l'entrée de la ville, pour faire sauter le train impérial revenant de Livadia. Par suite d'une erreur des assassins, la mine ne fit explosion, on se le rappelle, qu'au passage du second convoi, portant les bagages.

Le cinquième, qui menaçait de détruire toute la famille impériale et son entourage en faisant sauter le palais du Czar, a eu lieu le 17 décembre 1880.

On croyait généralement que les nihilistes avaient enfin cédé sous les mesures de répression dont ils étaient l'objet, et depuis quelque temps, on n'avait plus guère entendu parler d'eux, ni de leurs desseins. Etaient-ils en réalité intimidés, ou laissaient-ils renaitre la confiance pour mieux préparer le coup suprême? Toujours est-il que leurs projets sanglants viennent enfin de réussir : cette fois toutes les précautions des régicides étaient bien prises. Une bombe éclata sous la voiture de l'Empereur et tue autour de lui plusieurs personnes; il sort vivant de sa voiture mise en pièces. Une seconde bombe éclata sous ses pieds mêmes, et lui enlève la moitié inférieure du corps, il expire deux heures après au palais.

Alexandre II est né le 29 avril 1818. Il n'avait guère d'espoir d'arriver au trône, quand en 1825, son père Nicolas, succéda à Alexandre Ier par la renonciation de son deuxième frère, Constantin. — Elevé par sa mère, sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, il passa aux mains d'un général allemand et protestant, puis dans celle du poète romantique Jonkovsky; mais son véritable maître, sous le rapport militaire, fut Nicolas lui-même, qui s'appliqua à le former à son image et lui fit la vie assez dure.

Revêtu fort jeune de divers grades que son père l'obligeait de prendre

au sérieux, il tomba malade. On lui conseilla de voyager pour se rétablir. Pendant un séjour qu'il fit à Hesse-Darmstadt, il s'éprit d'une des filles du souverain de cet Etat, et l'épousa un peu après (1841).

L'histoire de son mariage ne manque pas d'un certain caractère romanesque. Louis II, grand-duc de Hesse-Darmstadt, prince assez bizarre, était père de trois filles, dont deux étaient adorées de lui, tandis que la troisième, haïe sans qu'on ait jamais su pourquoi, vivait reléguée dans les mansardes de la résidence. Les deux filles heureuses

Des plus adroites mains empruntant le secours, se montrèrent au jeune prince russe dans toutes les splendeurs. On cachait sa sœur, qui disait sans doute en elle-même :

Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice, De mes larmes au Ciel j'offre le sacrifice.

Mais l'auguste voyageur voulut voir à toute force la princesse Marie. Il fut charmé de son esprit, de sa bonté et de sa grâce, et c'est ainsi que la Cendrillon de Hesse-Darmstadt devint czarine.

Alexandre II visita ensuite la Russie méridionale et les régions caucasiennes; il débuta dans l'art de la guerre par une escarmouche contre les Circassiens. C'est pendant la guerre d'Orient, le 18 février 1855, que l'Empereur succéda à son père Nicolas, mort, dit-on, de désespoir, voire même, selon quelques-uns, après avoir recouru au poison pour abrégier ses jours.

On sait que, pendant son séjour à Paris, en 1867, Alexandre II fut l'objet d'une tentative d'assassinat de la part d'un de ses sujets appelé Berezowski, lequel est mort naguère en captivité.

Au point de vue religieux et politique, le règne du Czar défunt est loin de pouvoir être loué. On sait quel joug de fer le gouvernement russe a fait peser sur la Pologne; comment il a chassé les évêques catholiques de leurs sièges après les avoir empêchés de se rendre au Concile, et quelle épouvantable pression il exerça sur les populations fidèles pour les entraîner dans le schisme.

Alexandre II portait le grand costume de général et le casque à plumes blanches. Le Czar était de la taille du roi Léopold, mais plus corpulent. La moustache, les favoris, les cheveux grisonnants. La démarche de l'Empereur était tout à fait militaire, non sans une certaine raideur.

Du mariage royal du Czar sont issus Alexandre - Alexandrowitch, grand-duc héritier, né le 10 mars 1845, marié le 9 novembre (28 octobre) 1866 à la grande-duchesse Marie Feodorowna, née le 26 (14) novembre 1847; Alexandrowitch, grand-duc, né le 22 avril 1847; Alexis-Alexandrowitch, grand-duc, né le 14 janvier 1850; Marie Alexandrowna, née le 11 mai 1853, et Paul-Alexandrowitch, grand-duc, né le 3 octobre 1860.

L'empereur Alexandre pouvait avoir des qualités heureuses; il a pris de nobles initiatives, mais de tristes souvenirs pèseront sur sa mémoire;

puisse-t-il avoir eu le temps, avant de paraître devant Dieu, de lui demander pardon des scandales trop publics de ses relations adultères, des persécutions dirigées par lui contre les catholiques, du sang versé en Pologne.

Ses torts incontestables ne diminuent en rien le caractère horrible de l'attentat dont il est tombé victime; dans tous ceux que sa conduite privée ou certains de ses actes politiques les plus cruels ont si profondément révoltés, il n'y aura qu'une voix pour flétrir le régicide.

Honte donc aux exécrables auteurs de ce coup sanglant; honte aux principes surtout qui ont armé de la sorte, de tant d'armes traîtresses, les mains des sectateurs de ces principes!

En ceci cependant, il n'y a pas de coupables que les nihilistes de profession : une large part de la responsabilité du crime retombe sur les maîtres dont l'irréligion et le scepticisme ont préparé en Russie ces générations de socialistes.

Quand, après avoir échappé à l'attentat qui avait préparé l'explosion d'une mine sous le train impérial, l'Empereur reçut la noblesse de Moscou, il ne lui tint pas un langage différent de celui que l'empereur d'Allemagne a tenu récemment dans les mêmes circonstances : il constata publiquement que le défaut d'éducation sérieusement religieuse était pour beaucoup dans la tendance des esprits dévoyés à chercher par le crime l'accomplissement de leurs rêves socialistes. Il supplia les parents de veiller sur leurs enfants, et de les diriger dans la voie de la foi, du bien et de la vérité.

C'était signaler à son empire, au monde entier la vraie cause du mal; l'attentat d'hier a prouvé que ces avis arrivaient trop tard pour la Russie; puissent-ils du moins faire sentir au reste du monde combien ils étaient sages, et puissent les peuples et les princes, si justement terrifiés de l'abondance des crimes les plus atroces en nos jours d'impiété sans frein, comprendre enfin que l'ordre, la paix sociale, le respect sacré de l'autorité ne reviendront partout qu'avec la foi, la morale religieuse, les croyances, les espérances et les craintes surnaturelles.

Préceptes de politesse

Devoirs envers les parents

16. Cherchez à leur complaire en tout ce qui vous sera possible.
17. Occupez-vous d'eux constamment et ne les contredites jamais que lorsque vous y serez forcé pour les intérêts de la famille; mais alors faites-le poliment et avec la plus grande douceur.
18. Entrez franchement dans leurs goûts et leurs plaisirs; soyez sensibles à leurs chagrins et faites vos efforts pour les en consoler.
19. Ayez pour eux toutes les complaisances possibles.
20. Supportez patiemment toutes les infirmités de leur âge, et ayez l'air de ne pas vous apercevoir des incommodités qu'elles pourraient vous causer.
21. N'en parlez jamais de leur âge.
22. Tâchez, par votre amabilité et votre gaieté, d'éloigner d'eux la pensée de la mort.
23. Tutoyez-les, s'ils vous tutoient;

Feuilleton du COURRIER DU CANADA
19 Avril 1881.—No 5

LES COMPAGNONS DU DESESPOIR

Par A. de Lamothe

[Suite]

En promettant à sa protégée de lui faire obtenir la permission dont elle avait besoin pour pouvoir retrouver le malheureux mais trop coupable Vincent, l'abbé Vidal n'avait pas trop préjugé de son influence.

Sa charité était si grande que, là où il y avait des malheureux, on était sûr de le rencontrer, et déjà il était venu si souvent à l'Orangerie que sa personne y était connue et respectée par tous les soldats.

Aussi, grâce à cet introducteur, tenu en grande estime par tous les chefs militaires, Louise reçut-elle presque aussitôt ce bienheureux carré de papier, dont la présentation à l'officier commandant le poste, donne aux parents et aux amis un libre accès près des prisonniers.

La pauvre femme était si heureuse dans son malheur, qu'en sortant,

elle fondit en larmes et, prenant la main du bon curé, elle voulut le baiser.

Il ne le permit pas.

Alors, se confondant en remerciements, elle se jeta à ses genoux.

—Levez-vous, dit le prêtre; je suis certainement très-content d'avoir pu vous rendre ce petit service, mais ce n'est pas à moi que vous devez en témoigner tant de reconnaissance. C'est Dieu qui vous a conduit à moi, c'est lui qui a en pitié de votre chagrin, c'est à lui que vous en témoignerez votre gratitude au pied de ses autels.

"A présent, ma fille, levez-vous et, sans perdre plus de temps, allez visiter votre mari."

—Au moins, mon père, bénissez-moi, cela me portera bonheur; vous êtes si saint...

—Louise, Louise, pas de ces éloges que je ne mérite pas, répondit l'abbé Vidal, sévèrement. Je suis loin d'être un saint, vous le savez aussi bien que moi, et priez Dieu qu'il me rende plus digne du ministère sacré dont il a daigné me revêtir, moi, misérable pécheur.

—Mon père, je vous en supplie, ne refusez pas de me bénir.

—Non, mon enfant, je ne le refuse pas; car la bénédiction que vous demandez ne vient pas de moi, mais du ciel, en passant par mes lèvres.

Et, étendant la main sur la tête de la pauvre ouvrière prosternée, il pro-

nonça les paroles canoniques, en traçant le signe de la croix.

—Allez, maintenant, en paix, Louise! ajoutez-t-il, en frappant doucement du revers de sa main, la joue de la petite Germaine; allez et Dieu vous conduise!

—Quand pourrai-je vous revoir, mon père?

—Ce soir, à la tombée de la nuit, je me promènerai devant la porte de l'église, avec mon neveu; venez me trouver et vous me direz comment est votre mari.

Au moment où ils franchissaient le seuil de la maison, pour aller chacun de son côté, deux femmes, dont l'une du peuple et l'autre semblant appartenir à la classe aisée, implorèrent la protection du planton pour pénétrer jusqu'au bureau des permissions.

—C'est inutile, répondit le militaire; écrivez votre demande, je la remettrai; c'est tout ce que je puis faire : l'heure est passée.

—Mais cependant.....

—Il n'y a pas de cependant qui tienne; je vous l'ai dit, c'est la consigne : l'heure des admissions est passée.

—Mon Dieu! pensa Louise, quelle chance d'avoir rencontré M. Vidal; sans lui, je serais aussi restée à cette porte.

Et, jetant sur le prêtre un coup d'œil dans lequel se peignait une muette reconnaissance, elle s'éloigna dans la

direction du palais.

Le factionnaire auquel elle s'était adressée la première fois n'était plus de garde, et causait devant la grille d'honneur avec deux ou trois camarades, assis sur un banc.

Il reconnut l'ouvrière et lui dit :

—Et bien! la mère, avez-vous trouvé le bureau?

—Merci, monsieur le militaire, répondit-elle, j'en sors, et voici la permission.

—La permission, déjà? fit-il tout étonné.

—La voici; que faut-il faire?

—Attendez; je vais avertir le sergent.

—Vous êtes bien honnête; merci bien.

—Il n'y a pas de quoi, dit-il, enriant.

Et il alla prévenir son chef.

C'était bien le même qu'elle avait vu, quelques heures auparavant, un sous-officier portant le képi avec une crânerie toute particulière, deux brisques sur sa manche, et si beau parleur que, dans la première du second, on ne le connaissait que sous le nom du sergent Frise-parole.

—Pour lors, fit-il, en prenant à deux mains le papier, comme s'il eût eu l'intention d'en faire la lecture à haute voix devant le bataillon formé en carré et l'arme au pied, voilà une permission qui me paraît itérativement suspecte.

—On m'a pourtant dit qu'elle était en règle.

—Ta! ta! ta! c'est ce que nous allons voir.

Il la lut et la relut; puis n'y trouvant rien qui pût confirmer ses soupçons, d'un coup de pouce il renvoya son képi prendre possession à l'arrière de son crâne, absolument comme un notaire qui, pour mieux lire, fait passer ses lunettes de son nez sur son front, relut encore, et la rendant avec un geste plein de majesté :

—C'est nonobstant; suivez-moi auprès du lieutenant.

Le lieutenant était un jeune homme aussi simple que son sergent l'était pen. Il jeta les yeux sur le papier et se contenta de dire :

—Faites conduire cette dame.

Puis, il reprit sa lecture.

Le soldat désigné pour cette corvée s'avança.

—Casemate des dangereux, No 5, lui dit le beau parleur, dont la présence du lieutenant contenant l'éloquente faconde; bon pour un quart d'heure.

Louise et son guide longèrent la façade de l'Orangerie. A cette heure, il y avait peu de visiteurs, et les prisonniers oisifs se pressaient contre les grilles, à travers lesquelles plusieurs passaient les pieds ou les bras, comme des animaux féroces étendant leurs griffes pour saisir tout ce qui se trouverait à leur portée.

—Qu'as-tu donc à trembler, Germaine, demanda doucement Louise à sa fille; es-tu malade?

—Non, répondit l'enfant; j'ai peur.

—Peur de quoi?

—Bien sûr, maman, il y a des loups dans ce noir; entends-tu comme ils grognent?

—Eh! non, ce ne sont pas des loups; tu vois bien leurs pieds et leurs mains, et même leurs figures; ce sont des hommes qui demeurent là-dedans; papa y est aussi, nous allons le voir, et il ne faut pas avoir peur, il ne te fera pas de mal.

L'enfant la regarda sans répondre; puis, après un court silence.

—C'est égal, maman, il ne faudra pas m'approcher.

—Pourquoi donc?

—Parce qu'il te bat toujours, quand tu vas le chercher là où il y a tant d'hommes, répondit Germaine, qui n'avait pas oublié certaines scènes du club.

La pauvre mère regarda furtivement le soldat pour s'assurer qu'il n'avait rien entendu et dit tout bas :

—Si tu veux qu'il ne me batte pas il faut être bien sage et ne pas pleurer?

—Je serai sage, reprit la pauvre, avec un soupir et en se frottant les yeux.

(A suivre.)

notre commerce de bois prend des proportions de plus en plus considérables ; depuis deux mois environs, il se charge, chaque jour, de dix à vingt chars en destination du Mile-End et Hochelaga.

